

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ARATUS ET NICOCLÈS AUX ENFERS

OUTREPONT, CHARLES D'

Dialogues — 1821

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ARATUS	50 répliques
NICOCLÈS	44 répliques
CARON	17 répliques
MINOS	6 répliques
UNE OMBRE	1 répliques

Personnages muets & suite : ARON, PLUSIEURS OMBRES

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ARATUS ET NICOCLÈS AUX ENFERS	5
--	----------

ARATUS ET NICOCLÈS AUX ENFERS

DIALOGUE PREMIER

Aratus, Nicoclès dans l'éloignement, Caron, Quelques Ombres.

ARATUS

Veux-tu me recevoir dans ta barque ? On m'a inhumé avec les plus grands honneurs, et j'ai ma pièce de monnaie.

CARON

Toutes les places sont prises pour vingt passages au moins. Ma soeur Atropos est bien occupée depuis quelque temps, car les ombres en foule, Ton tour viendra : un peu de patience.

ARATUS

Soit ; j'attendrai.

(Aux ombres qui l'entourent.)

CARON

Il le faut bien. Allons donc, placez-vous, et partons.

ARATUS

Un mot. Connaîtrais-tu celui qui est tout seul là-bas ? Il a l'air de nous fuir.

10

CARON

Je ne le vois pas.

ARATUS

Au premier détour du fleuve.

CARON

Ah !... C'est le fameux Nicoclès, tyran de Sicyone.

ARATUS

Nicoclès ! En es-tu bien sûr ? Qui te l'a dit ?

UNE OMBRE

Moi, et je ne me trompe pas : j'ai connu ce monstre.

15

ARATUS

Quelle singulière rencontre !

CARON

Qu'a-t-elle donc de si étonnant ?

(Caron entre dans sa barque et s'éloigne de la rive.)

ARATUS

Il faut que j'aille trouver ce scélérat. À tantôt.

DIALOGUE II

Aratus, Nicoclès.

ARATUS

Eh bien, Nicoclès, tu es arrivé enfin dans un monde où il n'y a point de
peuple à opprimer. Que feras-tu donc pour te sauver de l'ennui d'une
existence éternelle, sans perspective honorable ? 20

NICOLÈS

Ce que je voudrai. Tes railleries me prouvent que tu n'es qu'un homme
à préjugés. Nicoclès est au-dessus...

ARATUS

Nicoclès ressemble beaucoup à un tyran d'exécrable mémoire et à
l'orgueil personnifié. 25

NICOLÈS

Quoique depuis longtemps je ne tiens plus les Sicyoniens sous le joug,
je me souviens toujours de les avoir vus ramper devant moi. Mais à qui
parlé-je ?

ARATUS

Tu me fais pitié. 30

NICOLÈS

Adieu.

ARATUS

Pas tant de courroux, Nicoclès. Écoute, je vais te satisfaire. Te souviens-tu aussi d'une nuit qui te fut si fatale ?

NICOLÈS

Oui.

ARATUS

Tu sais qui je suis.

35

NICOLÈS

Aratus ?

ARATUS

Lui même.

NICOLÈS

Dieux immortels ! Celui qui m'a chassé de mon pays me poursuit jusque dans le séjour des ombres, et votre foudre n'est pas dans mes mains pour anéantir ce misérable !

40

ARATUS

Ce misérable aura des statues à Sicyone, tandis que ton nom y sera toujours en horreur.

NICOCLEÈS

Le temps les détruira ; mais l'histoire apprendra à la postérité que lu m'as surpris pendant la nuit, qu'abandonné de tous les miens, j'ai dû fuir sans combattre.

45

ARATUS

Eh quoi ! Tu ne vois donc pas que ta chute honteuse te déshonorerà à jamais, que bien loin de la défendre, elle accablera la mémoire ? J'ai paru, et tu es resté seul.

NICOCLEÈS

Entouré de lâches...

ARATUS

Non, mais de satellites fatigués eux-mêmes de ta tyrannie, et qu'un remords généreux a rendus citoyens.

50

NICOCLEÈS

Ils devaient mourir pour l'homme qu'ils avaient juré de défendre : ce ne sont que des traîtres.

ARATUS

Dis donc qu'ils ont cessé de l'être en t'abandonnant, car te servir c'était se parjurer. La patrie reçoit nos premiers serments ; nous ne devons la sacrifier ni à nos propres intérêts, ni à ceux d'un homme qui se met hors de la cité par son ambition criminelle.

55

NICOCLÈS

Je te le répète encore : je n'ai succombé que par une infâme trahison que rien ne peut justifier.

ARATUS

Tout autre que toi se souviendrait peut-être de mon courage.

60

NICOCLÈS

Il y en a beaucoup à attaquer un homme qui ne s'y attend pas !

ARATUS

Tu crois m'abaisser, et tu m'élèves. Le courage qui fait affronter la mort sur un champ de bataille est bien plus commun que la froide intrépidité d'un Harmodius, d'un Aristogiton. Au surplus, je ne m'en défends pas ; oui, je t'ai attaqué sans te prévenir de mes desseins, j'ai conspiré contre toi. Ma patrie, la vertu et les Dieux m'en faisaient un devoir.

65

NICOCLÈS

Ajoute donc l'ambition. J'ai aussi conspiré, mais je n'ai jamais regardé cela comme un acte de vertu, dans le sens au moins que tu attaches à ce mot.

ARATUS

Et tu avais raison : tu ne conspirais que pour toi. Quand tu plongeas ton poignard dans le cœur de Paséas, voulais-tu délivrer tes concitoyens de sa tyrannie, ou les faire gémir sous la tienne ? As-tu rendu la liberté à ton pays ? Qu'est-il résulté d'une action qu'il dépendait de toi de rendre héroïque ? Paséas mort, tu usurpes l'autorité suprême, tu nous écrases de ton despotisme : la proscription, la terreur plane sur toutes les têtes... Et tu te serais cru vertueux ! Un conspirateur tel que toi était un grand

75

criminel que tout citoyen avait le droit de tuer. Mais Aratus, dont Sicyone et la Grèce ont célébré les exploits et le civisme antique.

NICOCLÈS

Aratus a eu le bonheur de réussir ; voilà ce qui le justifie : le succès fait tout. Si, plus heureux et mieux défendu par ma garde, je t'avais vaincu, ⁸⁰ les Grecs n'auraient vu en toi qu'un aventurier téméraire, digne du dernier supplice. Ignores-tu que la bonne ou mauvaise fortune décide dès réputations sur la terre ?

ARATUS

Je conviens ; que les hommes ne sont pas toujours justes ; mais il est des actions si belles que le malheur même ne les flétrit point. Apprends ⁸⁵ qu'après la gloire de délivrer sa patrie des tyrans qui l'oppriment, rien de plus beau que de l'entreprendre, et qu'ici le succès ajoute peu à la grandeur de l'action. Eh quoi ! Nourri comme Aratus sur une terre de liberté si féconde en héros citoyens, quel mauvais génie t'inspira le dessein d'imiter un Hipparque, un Critias ? Tu me parles d'ambition ! Oui, ⁹⁰ j'en avais sans doute, mais elle était noble et vertueuse ; tu n'as jamais connu cette passion des grandes âmes. Si tu avais pu t'y élever, si ton cœur eût palpité au souvenir des Pélopidas, des Thrasybule, héros dont j'ai toujours adoré la mémoire, tu serais venu te joindre aux généreux proscrits qui attendaient, impatiemment à Argos le jour de la vengeance ; mais, brûlé de la soif des fausses grandeurs, tu as mieux aimé ⁹⁵ être un tyran et vouer ton nom à un opprobre éternel...

NICOCLÈS

Écoute-moi, Aratus. Si j'ai eu tort, selon toi, de rappeler avec fierté que j'avais régné à Sicyone, sois donc plus modeste toi-même, et ne me parle pas comme si tu étais encore capitaine-général de la ligue Achéenne. Tu me fais sentir qu'ici nous ne sommes plus que ¹⁰⁰ d'impuissantes ombres, car je ne puis me venger de tes discours inso-

lents qu'en écrasant ton orgueil de hautes vérités dont tu n'as jamais soupçonné l'existence. Laisse donc là et ta vaine gloire, et les prétendus héros que tu as pris pour modèles, et l'amour de la liberté, qui, dans ton sens, n'est qu'une ambition vulgaire, couverte du manteau de ce que tu appelles vertu. Ne verras-tu jamais les choses comme il faut les voir ? ¹⁰⁵

ARATUS

Quoi ! L'amour de la patrie...

NICOCLEÈS

Un délire.

ARATUS

La vertu !....

110

NICOCLEÈS

Une chimère. Demande au tigre qui vient de dévorer sa proie s'il a des remords : voilà la nature vierge ; tout le reste est préjugés. Qu'est-ce que l'homme enchaîné par la morale et les lois ? Un être en délire, dupe de ses propres rêves.

ARATUS

Dis donc une créature qui marche dans la voie que les Dieux lui ont tracée, et se crée un avenir aux Champs Élyséens. ¹¹⁵

NICOCLEÈS

Poésie plus ou moins mauvaise : des phrases. Fort de mes principes, j'étouffai la voix mensongère de la conscience, et résolu de ne mettre aucun frein à mes passions. Bientôt une seule me subjuguait tout entier, l'ambition de dominer sur mes concitoyens, mais bien moins pour les ¹²⁰

opprimer que pour n'en pas dépendre. Les circonstances m'étaient favorables. Depuis un demi-siècle nous n'avions plus qu'un fantôme de République. Tu sais que le pouvoir avait passé de la noblesse au peuple, et du peuple à quelques hommes que l'on croit flétrir en leur donnant le nom de tyrans, mais qui, selon moi, sont les seuls qui sentent là dignité de leur être ; ils imposent la servitude aux autres, et ne peuvent la supporter. Je tuai Paséas pour être libre. 125

ARATUS

N'affecte point dans le crime la grandeur d'âme d'un héros. Tu n'arrachas la vie à Paséas que pour t'emparer de son pouvoir usurpé et opprimer tes concitoyens. 130

(Aratus fait ici un mouvement d'indignation.)

NICOCLEËS

Non, mais en leur rendant la liberté je perdais la mienne. N'était-ce pas me soumettre aux lois de l'État, à la volonté générale ? D'ailleurs, les Sicyoniens, qui avaient courbé la tête avec tant de docilité sous le joug des prédécesseurs de Paséas, ne méritaient pas que je les tirasse d'esclavage. Dignes de mon plus profond mépris, pouvais-je descendre jusqu'à eux et me rendre leur égal ? Ce rôle t'était réservé. Je vois que tu penses qu'il y a des gouvernements plus ou moins légitimes, plus ou moins convenables à la nature de l'homme les uns que les autres. Comme s'il n'y avait pas autant de monarchies absolues que de républiques ! Comme si tout sur la terre ne se décidait point par la force ! Comme si le principe même de la souveraineté du peuple, dont les démagogues font tant de, bruit dans quelques villes de la Grèce, était autre chose que la force consacrée en maxime d'état ! Car, que signifie tout cela au fond ? Que cent hommes commandent à dix, qu'un loup dévore un agneau. Conveniens donc que force fait droit, et que si un citoyen s'empare de la souveraine puissance dans sa patrie, peu importe par quels moyens, il y jouit d'un pouvoir légitime. Selon moi, pouvoir illégi- 135
140
145

time est une contradiction dans les termes. Force, talents, courage, bonheur, et tout est permis. Voilà ce que j'avais à te dire. Tu sens que ma carrière politique ne pouvait pas ressembler à la tienne. J'avais envisagé les choses sous un point de vue plus élevé, le seul vrai, le seul qui rende à l'homme et son indépendance primitive, et là conscience de sa nature originelle. Nicoclès n'était pas fait pour imiter comme toi dès héros vulgaires et ramper sous le joug d'une multitude toujours méprisable. Tu n'as connu ni l'homme ni les hommes... Je vois avec plaisir que mes principes t'épouvantent. Tu sens déjà, en dépit de toi-même, que, malgré les acclamations de la Grèce, toute ta vie n'a été qu'une brillante erreur.

ARATUS

Oui, je suis épouvanté, mais c'est pour toi. Quelles horribles maximes ! Quel abus de tes facultés ! Sites principes, dignes d'être exaltés dans une caverne de brigands, se répandaient sur la terre, ils saperaient les fondements de l'édifice social, ils arracheraient à l'homme de bien, opprimé par le pouvoir sans vertu, la seule consolation qui lui reste, sa conscience, et la justice des Dieux. Une doctrine que l'instinct moral repousse du coeur humain peut-elle être la vérité ? Dis moi ce qu'il y a de commun entre Épaminondas et le tigre dont tu viens de parler ? En te vantant de connaître l'homme, tu le calomnies ; tu ne l'as étudié que dans ton coeur. Oui, tu le calomnies, car bien loin de pouvoir être comparé au plus féroce des animaux, on l'insulterait même, toi seul excepté, en se comparant à quelque animal que ce fût. Quel est l'être sensible, autre que l'homme, à qui les Dieux aient donné le sentiment du beau moral, et une affliction vertueuse à l'aspect du crime triomphant ? Voilà la barrière insurmontable qui le sépare à jamais et le distingue de tout ce qui respire, voilà ce qui en fait une créature à part sous la main des immortels, et ce qui aurait dû te prouver que la vie dont il jouit sur la terre n'est qu'un mode d'existence, un passage à une autre vie. Car pourquoi les Dieux nous auraient-ils fait sentir ce qui est bien et ce qui est mal, pourquoi enfin nous auraient ils donné une conscience, si le

juste et le méchant devaient être égaux devant eux ? Tout a sa raison dans l'ordre physique, depuis le globe où nous avons vécu jusqu'aux dernières étoiles de la Voie Lactée, et tout doit l'avoir dans l'ordre moral; sans cela il y aurait des conceptions divines qui flotteraient au hasard et sans but : ce qui est impossible. Si l'homme a des yeux pour voir, il a aussi une conscience pour se conduire ; et ce flambeau, trop souvent obscurci par les ténèbres des passions, ne lui a pas été donné en vain : c'est le gage de son immortalité et du sort qui l'attend. Ce n'est pas par préjugé que la vertu dans l'infortune pousse des soupirs vers le ciel, mais par pressentiment ; il semble qu'elle veuille se détacher de son enveloppe mortelle pour s'élancer dans l'Empyrée, sa vraie patrie et sa récompense. Dis-moi si ton tigre qui n'a pas de remords après avoir dévoré sa proie, à quelque chose en lui qui révèle à son intelligence une double existence physique et morale ? Dis-moi s'il a cet instinct d'immortalité qui le jette malgré lui dans l'infini et lui fait sentir que sa place n'est pas sur la terre ? Dis-moi enfin s'il s'est jamais, élevé de la créature au créateur ? L'homme seul sait descendre dans son coeur, et il y trouve la vertu ou le remords ; l'homme seul sait regarder le ciel, et il y découvre un Dieu. Il faut être un affreux sophiste ; comme toi pour résister à l'évidence de cette philosophie sacrée, et chercher le juste et l'injuste dans l'estomac, d'un tigre. Au surplus, cette comparaison est digne de Nicoclès : c'est ainsi que doit raisonner le crime en délire.

NICOCLEÈS

Non, mais c'est ainsi que doit raisonner un homme convaincu que le sentiment égare et ne prouve jamais rien, et que la morale est l'ouvrage de la société. Aussi ai-je toujours été persuadé que la force fait droit. Je suis parti de ce principe pour arriver

ARATUS

À l'infamie, et vouer ton nom à l'exécration des siècles.

NICOCLEÈS

Voilà de grands mots sans doute, mais comme je les méprise, ils ne m'épouvantent pas. L'infamie dont tu me menaces sera un jour ma gloire aux yeux du petit nombre de ceux qui voient au-delà de l'horizon rétréci des préjugés, et qui se sont fait des principes autres que les niaiserie morales dont les pédagogues entretiennent la jeunesse.

210

ARATUS

Ainsi tu crois avoir raison tout seul contre la voix du genre humain ! L'univers t'accable, et tu le regardes en pitié ! Les Phocion, les Socrate étaient, selon toi, des êtres en délire, dupes de leurs propres rêves... Que tu serais à plaindre, si tu n'étais pas le plus méprisable des sophistes ! Quant à tes principes politiques, conséquences nécessaires de ton odieuse morale, ils sont faux et abominables, puisqu'ils reposent sur une doctrine erronée qui soulève le cœur. Le peuple, quoi que tu en dises, est souverain dans les républiques, non parce qu'il est le plus fort, car il ne pourrait l'être que contre lui-même, et cela implique contradiction, mais parce que la raison, la justice veulent qu'il le soit.

215

220

NICOCLEÈS

Comment cela implique-t-il contradiction ?

ARATUS

Tu vas le sentir. Une force, comparée à une autre force, n'est qu'une puissance relative ; une plus grande force en suppose toujours une plus petite. Or, il n'y a pas dans le peuple, lequel constitue ici le tout, une force moindre que la sienne, car on n'est pas moins fort que soi-même. Ainsi cette force ne pourrait exister que hors du tout, et cela est absurde. Le peuple, dans le sens politique, n'est donc pas le plus fort, mais il est fort de sa nature ; deux choses qu'il ne faut pas confondre. Si tout ce qui existe dans l'univers était Jupiter même, la puissance divine n'en

225

serait pas moins puissance sans doute, mais elle ne serait pas une plus
grande puissance. En un mot, le plus suppose toujours la possibilité du
moins ; et, dans la question que nous agitions, le moins est impossible,
car le peuple, qui est le tout, a nécessairement en lui toute la force, et
hors de lui il n'y a rien. 230

NICOCLÈS

Quel sophisme ! Tu raisones ici sur le peuple comme s'il était un tout
indivisible. Ce que tu viens de dire serait vrai, si dix millions d'hommes,
plus ou moins, n'avaient qu'une tête, qu'une volonté, mais il n'en est
pas ainsi. Supposons qu'à l'époque de la fondation de la république
d'Athènes, cinquante Athéniens seulement eussent voulu être gouver-
nés par des rois héréditaires, n'est-il pas évident que ces cinquante
Athéniens auraient été forcés de céder à la volonté générale, mais non
unanime ? 235 240

ARATUS

Oui.

NICOCLÈS

Or, céder n'est-ce pas être le plus faible, et triompher, être le plus fort ?
Il peut donc y avoir dans le peuple deux forces inégales, et alors celle de
la majorité des citoyens fait loi. 245

ARATUS

Cela doit être, car il serait injuste que le plus petit nombre réglât tout
dans l'état.

NICOCLÈS

Juste et injuste sont pour moi des mots vides de sens. Si le plus petit
nombre pouvait enchaîner le plus grand nombre, il en aurait le droit, 250

par la seule raison qu'alors il serait le plus fort. La prétendue légitimité morale du pouvoir populaire n'est donc qu'une légitimité physique, la force. Il est impossible de donner une autre base raisonnable....

ARATUS

Tu oublies le droit naturel, antérieur à toute convention. La raison ne dit-elle pas que les hommes, réunis en société pour leur bonheur commun, ne doivent avoir d'autres lois que celles qu'ils font d'un commun accord ? Et j'entends par là le consentement de la majorité des citoyens. On peut quelquefois employer la force pour faire valoir son droit, mais force ne fait jamais droit. Nier cela, c'est ne donner aucun sens raisonnable au mot droit, c'est prétendre qu'une moralité peut résulter d'une puissance physique, et par conséquent qu'un fils a le droit, d'égorger son vieux père parce que ce vieillard est le plus faible. 255 260

NICOCLEÈS

Je ne dis pas cela. Tu appliques à la morale particulière un principe qui n'est vrai qu'en politique.

ARATUS

Ta distinction est inadmissible, car pourquoi serait-il plus permis de renverser par la force un gouvernement légitime, que de commettre un parricide ? 265

NICOCLEÈS

Pourquoi ? Parce que des conventions, fondées d'ailleurs sur un sentiment naturel...

ARATUS

Des conventions fondées sur un sentiment naturel ! Il y a ici contradiction dans les termes. On n'a pas besoin d'établir en principe que telle ou 270

telle chose sera, quand cette chose est gravée dans le coeur de tous les hommes. C'est comme si l'on disait : Convenons entre nous que le soleil nous éclairera. Ce n'est pas par convention que les mères aiment leurs enfants, que la trahison est odieuse, qu'il est beau de secourir l'humanité souffrante, et que les hommes haïssent la tyrannie ; c'est par nature. La morale, base inébranlable des fois primitives, est donc un sentiment naturel, et voilà pourquoi elle est la même chez tous les peuples. De cette source sacrée découlent les devoirs de l'homme et du citoyen...

275

280

NICOCLÈS

Cette source sacrée n'est que l'intérêt personnel.

ARATUS

Peu importe: l'intérêt personnel est une loi de nature. Voudrais-tu des effets sans causes ?

NICOCLÈS

Non, mais j'ai eu raison alors d'écouter cet intérêt et d'agir en conséquence. Pourquoi aurais-je dû trouver mon intérêt dans celui des autres ?

285

ARATUS

Parce que tu ne vivais point isolé dans les bois comme une bête sauvage. Si tous les hommes pensaient comme toi, l'édifice social croulerait, et c'est une preuve de plus que ta doctrine est aussi fausse que désolante, car l'homme est nécessairement un être sociable. Il vit en société parce qu'il devait y vivre. Pourquoi serait-il le seul être sensible sur la terre qui se fût prescrit une existence contraire à son instinct? Autant vaudrait-il prétendre que les animaux, qui sont aujourd'hui carnivores, étaient primitivement destinés à se nourrir d'herbes et de fruits, mais

290

que s'étant habitués peu à peu à manger de la chair vivante ou morte, 295
 pour laquelle ils avaient de la répugnance, ils sont enfin parvenus à
 changer leur nature à force de la combattre : chose souverainement ab-
 surde et par conséquent inadmissible. Or, si l'homme est un animal so-
 ciable, non parce qu'il veut l'être, mais parce qu'il doit l'être, les idées
 de justice et d'honnêteté sont aussi inhérentes à sa nature bien ordon- 300
 née que son instinct de sociabilité, puisqu'elles en découlent nécessaire-
 ment : sans morale, point de société possible. Ainsi les notions du vrai
 bien et du vrai mal ne sont point arbitraires. La vertu n'est pas de
 convention humaine, car il ne dépendait pas de l'homme de convenir
 que le crime serait la vertu, c'est-à-dire, de changer sa nature. Le BIEN 305
 est BIEN comme un cercle est un cercle, comme une ligne est une ligne,
 comme la lumière est la lumière. Si de fatales passions n'eussent point
 étouffé en toi la voix du sentiment, raison du coeur et qui nous trompe
 bien moins que l'autre, tu n'aurais jamais douté de la vérité de ce prin-
 cipe. Tu n'es devenu scélérat qu'à force de combattre ta conscience ori- 310
 ginelle, qu'en travaillant contre toi-même pour te corrompre; mais tes
 premiers remords auraient dû te faire pressentir la justice des Dieux, et
 t'arrêter sur le bord de l'abîme.

NICOCLEÈS

Tu as ta manière de voir et j'ai la mienne. Au surplus, je ne crains pas
 les Dieux, car je n'ai aucune idée de leur justice. On dit sur la terre 315
 qu'ils punissent le crime et récompensent la vertu ; mais si, comme j'en
 suis persuadé, il n'y a ni vertu ni crime, ils ne peuvent ni récompenser
 ni punir. L'homme a peuplé le séjour éternel d'êtres semblables à lui ;
 des prétendues perfections humaines il a fait des perfections divines ; il
 a enveloppé l'Olympe dans la sphère de ses idées. C'est ainsi que nous 320
 disons que les immortels sont justes, parce que nous avons inventé la
 justice, et qu'ils punissent ce qu'on appelle les méchants, parce que
 nous les punissons sur la terre. Erreurs, préjugés, folie, voilà toute la sa-
 gesse humaine. En un mot, l'histoire des Dieux est notre propre ou-
 vrage, et le peuple seul y croit ; les lois sont de convention, et les sots et 325

les faibles seuls s'y soumettent ; et la morale des philosophes, hypocrites ou imbéciles, est un code absurde qu'un homme tel que moi devait fouler à ses pieds.

ARATUS

Quel orgueil dans le crime ! C'est le comble de la dépravation. Malheureux ! Et tu ne crains pas que les Dieux... ?

330

NICOCLEÈS

Craindre !... Je vois seulement que nous ne mourons pas tout entiers, et que nous sommes ici sur les frontières d'un monde qu'on ne peut connaître que quand on y est : personne n'en est revenu pour nous apprendre ce qui s'y passe. On nous parle d'un Minos, d'un Tartare, d'un Élysée, mais rien ne prouve que tout cela existe. Quoiqu'il en soit, je suis tranquille sur mon sort. N'ai-je pas suivi les inspirations du génie que les Dieux m'avaient donné ? Pouvais-je ne pas être moi ? Pouvais-je me soustraire à ma propre organisation ?

335

ARATUS

Sophisme des matérialistes qui prétendent aussi qu'en mourant nous descendons tout entiers dans la tombe. Tu vois cependant aujourd'hui que, malheureusement pour toi, ces grands philosophes sont bien loin de la vérité. Tu apprendras aussi au tribunal des immortels que l'organisation physique ne fait ni la vertu ni le crime : on est toujours honnête homme quand on veut l'être. Ne t'appuie donc pas d'une doctrine mensongère pour rejeter ton abominable vie sur les inspirations du prétendu génie que les Dieux t'avaient donné. Il est absurde et impie de croire que la puissance éternelle crée des scélérats involontaires. Elle t'avait donné la raison pour connaître le bien et le mal, la conscience pour aimer l'un et haïr l'autre, la volonté pour faire l'un des deux, et la liberté morale pour t'en laisser le choix. Mais lu es parvenu à étouffer en toi la voix du sentiment à force de lui résister, et alors ton esprit té-

340

345

350

nébreux n'a plus enfanté que les affreux sophismes qui t'ont perdu, et dont les Dieux sont innocents.

DIALOGUE III

Aratus et Nicoclès dans l'éloignement, Caron.

CARON *(d'une voix forte)*

Caron vous attend.

355

ARATUS *(à Nicoclès, en s'avançant le long du)*

Entends-tu ces terribles accents ? C'est la voix des Dieux qui tonne sur ta tête. Minos va nous juger, et ma patrie est vengée.

NICOCLÈS

Tu entends ce que tu veux entendre. Quant à moi, je n'entends que la voix d'un batelier.

CARON

Payez-moi chacun votre passage, et entrez dans ma barque.

360

NICOCLÈS

Partons tout de suite.

CARON

Tu me parais bien pressé.

ARATUS

Il ne devrait pas l'être.

NICOCLÈS

Pourquoi ?

ARATUS

Tu oses me le demander !

365

CARON (*à Nicoclès*)

Il est vrai que j'ai passé de l'autre côté de l'Achéron beaucoup d'ombres qui ne faisaient pas ton éloge.

NICOCLÈS

Parlons, te dis-je, et plus de propos. Je ne t'ai pas payé pour t'entendre bavarder.

CARON

De la mauvaise humeur !

370

NICOCLÈS

À qui n'en donnerais-tu pas, vieil imbécile ?

CARON

Vieux, soit ; imbécile, peut-être, mais je n'aime pas qu'on me le dise. Encore une injure, et je le jette hors de ma barque : tu arriveras alors comme tu pourras.

ARATUS

Tu le servirais mieux que tu ne crois.

375

CARON

J'entends.

NICOCLÈS

Partirons-nous enfin ?

CARON

Oui.

(Un moment de silence.)

NICOCLÈS

A la bonne heure.

ARATUS *(à Caron)*

vas comme le vent.

380

CARON

Ne suis-je pas vigoureux pour un vieillard ?

ARATUS

Ta vieillesse est presque aussi extraordinaire que la naissance. On dit là-haut que tu es fils de l'Érèbe et de la nuit.

NICOCLÈS

Quelle absurdité !

(Un moment de silence.)

CARON

Si tout ce que l'on ne comprend pas est absurde, j'avoue que tu as raison ; mais j'existe, et peu m'importe de savoir... Nous sommes déjà au milieu du fleuve. 385

ARATUS

Quel moment, Nicoclès !

NICACLÈS

Je ne crains rien. Te flatterais-tu de m'avoir persuadé ?

ARATUS

Non, mais tu le seras bientôt. 390

CARON

Le voyage n'a pas été long. Encore un coup de rame.

ARATUS

Nous arrivons à bon port. Adieu, Caron.

(Caron traverse le fleuve, et Aratus et Nicoclès se présentent devant Minos.)

CARON

Adieu pour toujours. Je retourne à mon poste ; je vois d'ici des ombres qui m'y attendent.

DIALOGUE IV

MINOS sur son tribunal, ARATUS, NICOCLÈS.

395

ARATUS (à Nicoclès)

Doutes-tu encore de l'existence de Minos ?

NICOCLÈS (à part)

Y aurait-il une justice éternelle ?...

MINOS (à Nicoclès)

Ton nom.

NICOCLÈS

Nicoclès de Sicyone.

MINOS

Comment oses-tu comparaître devant le tribunal des immortels sans
baisser les yeux ?

400

ARATUS (à part)

Ah ! Ma conscience était d'inspiration divine.

NICOCLÈS

C'est que je suis convaincu que leur justice n'est pas celle des hommes.
Tout est préjugés sur la terre ; ici, tout est vérité.

MINOS

Quoi ! Tu n'as pas même de remords ?

405

NICOCLÈS

Pourquoi en aurais-je ? De profondes méditations sur la nature de l'homme m'ont élevé au-dessus des opinions vulgaires. Mais j'ai lieu d'être étonné qu'un prince dont la sagesse.....

MINOS

Tais-toi. La perversité de ton coeur a corrompu ton génie... Si ta doctrine n'eût été pour toi qu'une vaine théorie sans conséquences criminelles, ma justice serait à ton égard plus indulgente elle aurait pitié de ton délire, et te pardonnerait les rêves déplorables de ton cerveau malade. L'erreur innocente et involontaire trouve grâce aux pieds des immortels, mais le crime y est foudroyé. Les ambitieux qui ont écrasé leur patrie sous un sceptre de fer, ne paraissent devant moi que pour y entendre gronder la foudre vengeresse. Apprends, malheureux, que la liberté est de droit naturel pour tous : tu devais le sentir dans ton coeur. Apprends que la vertu n'est point un préjugé : tu devais le sentir dans ta conscience.

410

415

(À Aratus, avec fureur.)

NICOCLÈS

Je suis perdu. Fatal aveuglement ! Et tu triomphes ! !

420

MINOS

Va dans le Tartare où les Furies t'attendent Et toi, qui es-tu ?

ARATUS

Aratus, empoisonné par un roi de Macédoine (1).

MINOS

Les immortels et la postérité... Citoyen vertueux, libérateur de ta patrie, ennemi des tyrans, tu mérites la statue que Sicyone va élever à ta gloire. Puisse la Grèce produire encore longtemps des hommes qui te res-
semblent ! Entre dans les Champs-Élysées, et que ta félicité y soit éter-
nelle et pure comme la réputation que tu laisses sur la terre. C'est la vo-
lonté des Dieux.

425